

JORIS-KARL  
**HUYSMANS**

PRÉFACE DE PATRICE LOCMANT



**RÉCITS  
ET CARNETS  
DE VOYAGE**

*Joris-Karl Huysmans*  
**ARTHAUD**

# JORIS-KARL HUYSMANS

## RÉCITS ET CARNETS DE VOYAGE

Joris-Karl Huysmans a vécu écartelé entre un insatiable désir d'ailleurs et « une immense aversion pour le voyage » avec tout ce qu'il peut comporter d'imprévu ou d'inconforts. Pourtant, il a parcouru la Belgique, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, ainsi que de nombreuses régions de France. Au cours de ses voyages, il consigne ses impressions et réflexions, ainsi que des descriptions minutieuses des paysages, des villes, des monuments, des églises et des musées qu'il visite. Introduction aux coulisses de son œuvre littéraire et de critique d'art, ce volume rassemble, pour la première fois, ses récits de voyage publiés dans la presse et ses carnets de voyage manuscrits, dont cinq demeuraient jusqu'alors inédits.

L'ensemble forme un témoignage éloquent sur l'art de vivre et la culture d'Europe du Nord au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et permet de saisir cette philosophie du voyage, si particulière, qui fut celle du touriste dilettante et éclairé qu'était Huysmans. Ce volume constitue les mémoires d'un pérégrin attentif, à l'heure du développement du tourisme moderne.

ARTHAUD



## Récits et carnets de voyage



Joris-Karl  
Huysmans

# Récits et carnets de voyage

*dont cinq carnets inédits*

Édition établie et présentée par Patrice Locmant

**ARTHAUD**

Photographies et pages manuscrites reproduites en p. 191, 218,  
240-241, 245, 253, 280 et 326 : © BnF.

© Flammarion, Paris, 2022 pour la présente édition  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0802-8318-4

## INTRODUCTION

Le onzième chapitre d'*À rebours*, qui décrit les étapes du voyage avorté de des Esseintes à Londres, pourrait suffire à résumer la philosophie du voyage de son auteur, J.-K. Huysmans : « *Un matin, il s'était réveillé, agité ainsi qu'un prisonnier mis en cellule* » avec « *l'envie d'éprouver des impressions neuves* », « *voulant se dérober au présent, se sentir bousculé dans un brouhaha de rue, dans un vacarme de foule et de gare* ». Aussitôt, il « *prescrivit qu'on lui apprêtât ses malles, pour un long voyage* » et « *déclara au domestique qu'il ne pouvait fixer la date de son retour, qu'il reviendrait dans un an, dans un mois, dans une semaine, plus tôt peut-être*<sup>1</sup>... ».

Avant de se rendre à la gare du Nord, où il a prévu de prendre le train pour Dieppe, puis de là le ferry jusqu'à Newhaven d'où il rejoindra Londres, des Esseintes fait halte dans une librairie anglaise de la rue de Rivoli pour « *acheter un guide Baedeker* » – la célèbre collection des guides de voyage que Huysmans avait pour habitude d'emporter avec lui –, puis dans une bodéga où « *tout autour de lui, des Anglais foisonnaient* ». Là, « *étourdi par les bavardages des Anglais [...], il rêvassait, évoquant*

[...] les créatures de Dickens » et, « ses souvenirs, ravivés par de récentes lectures » des œuvres d'Edgar Poe, « il s'acagnarda dans ce Londres fictif » avant de se faire conduire, sous une pluie battante qui « était déjà un acompte de l'Angleterre », jusqu'à la porte d'une taverne britannique de la rue d'Amsterdam peuplée « de robustes Anglaises », où « il éprouva le contentement de ne point détonner dans ce milieu, d'être, en quelque sorte et superficiellement, naturalisé citoyen de Londres ».

Mais, finalement, lorsque arrive l'heure de monter dans le train, des Esseintes renonce à son voyage en concluant : « À quoi bon bouger, quand on peut voyager si magnifiquement sur une chaise<sup>2</sup> ? » La formule rappelle celle d'un Baudelaire qui, quinze ans plus tôt, se demandait aussi : « Pourquoi contraindre mon corps à changer de place, puisque mon âme voyage si lestement<sup>3</sup> ? »

Si Huysmans, pourfendeur de « l'américanisme nouveau des mœurs<sup>4</sup> », n'a sans doute jamais envisagé de traverser la Manche, pas plus que l'Atlantique, il sera en revanche tiraillé sa vie durant entre un besoin chronique de « changer d'air<sup>5</sup> », comme il l'écrit à Émile Zola en 1888 à la veille d'un voyage en Allemagne, et « une immense aversion pour le voyage<sup>6</sup> ». À l'image du pendule de Schopenhauer, pour qui « la vie de l'homme oscille de la souffrance à l'ennui<sup>7</sup> », celle de Huysmans sera perpétuellement bercée par un sentiment d'ennui donnant naissance à des envies d'ailleurs, lesquelles se trouvent presque aussitôt paralysées par une aversion, quasiment malade, pour les voyages en train, pour le contact des foules et pour l'éloignement, autant d'épreuves consubstantielles aux voyages. Si bien que de voyages Huysmans n'en fit souvent que d'immobiles, à



## Introduction

travers livres et peintures qui le conduisent, sans inconfort, vers des contrées nouvelles. La « *Thébaïde raffinée*<sup>8</sup> » aménagée par des Esseintes dans son pavillon de Fontenay-aux-Roses pour vivre en marge de son siècle et à distance de ses contemporains, avec pour seule compagnie les livres et les tableaux des maîtres qu'il vénère, apparaît comme une allégorie de ce vaisseau personnel dont Huysmans rêvait sans doute pour voyager dans l'espace et dans le temps sans avoir à quitter son fauteuil.

Car Huysmans n'avait ni l'esprit d'aventure d'un Stendhal s'élançant à la « *chasse au bonheur*<sup>9</sup> » sur les routes de l'Italie, ni le pied marin d'un Pierre Loti irrésistiblement attiré vers l'Orient, et moins encore l'âme vagabonde d'un Rimbaud, « *l'homme aux semelles de vent*<sup>10</sup> » qui se fit tour à tour explorateur et négociant jusqu'en Abyssinie. Huysmans, dont le patronyme d'origine hollandaise (*huis* signifie « maison » et *man*, « homme », en néerlandais) semblait l'assigner à une vie sédentaire, n'appartiendra jamais à la grande famille des écrivains-voyageurs. Il n'est pas homme à entreprendre des voyages lointains. Ses maigres appointements et son « piquet » de fonctionnaire du ministère de l'Intérieur ne lui permettant pas, d'ailleurs, si tant est qu'il en eût éprouvé le désir, de s'évader à sa guise ou de partir sans préavis à l'autre bout du monde.

Chez Huysmans, tout projet de voyage s'accompagne et se nourrit d'hésitations, d'atermoiements, de recules incessantes, le conduisant parfois au renoncement. Aussi remettra-t-il maintes fois à plus tard des projets d'excursion ou de voyage conçus en rêve, comme ce

voyage en Allemagne qu'il finira, non sans appréhension, par accomplir en août 1888 : « *Je vais peut-être, si j'obtiens un congé, être viril, prendre un express de 22 heures et aller sur la mer du Nord et de là dans les musées des primitifs de l'Allemagne. Autrement dit, et sans plus d'hyperboles et de métaphores, peut-être (oh, toujours cet adverbe !) vais-je partir, le mois prochain, pour Lübeck ! Voilà six ans que je promets et que je lâche, au dernier moment. L'idée de me déplacer m'exacerbe. Tout de même, je suis acculé, cette fois. J'ai peur d'être obligé de m'exécuter* <sup>11</sup>. »

\* \* \*

La perspective d'un voyage en train, des bousculades sur les quais, de l'inconfort des wagons-lits, de l'indigeste pitance servie au buffet des wagons-restaurants ou à celui des gares, l'inconnu des hôtels qui attendent le voyageur à destination sont autant de motifs d'hésitation, de report, voire d'abandon.

Dès l'instant où naît dans son esprit la perspective du départ, Huysmans se trouve saisi d'une hantise qui le paralyse : « *L'idée de me déplacer me rend personnellement inquiet et malade, confie-t-il à Camille Redon. Toutes mes vieilles manies me remontent et s'insurgent alors que je songe que je pourrais bouger ! Hors de chez moi, je suis comme un chat, ahuri, flairant les meubles, désorbité dans tous les sens* <sup>12</sup>. » Avant de renoncer à son voyage pour Londres, des Esseintes s'exclamait : « *Il faudrait se précipiter aux guichets, se bousculer aux bagages ; quel ennui ! quelle corvée ça serait* <sup>13</sup> ! » Et Huysmans de souligner, quinze ans plus tard, lors d'un

## Introduction

second voyage en Allemagne, « l'horreur [...] croissante des gares » modernes, où le voyageur doit parcourir « des kilomètres, des descentes, des montées, entre des murs carrés de porcelaines », dans des dédales dont « on n'en peut sortir » sans guide, et de conclure : « C'est le voyage désormais interdit aux gens âgés ou aux infirmes. C'est à cela qu'aboutissent ces soi-disant améliorations qui rendent les voyages insupportables <sup>14</sup>. »

Cette aversion pour la mobilité géographique se manifeste chez lui par des symptômes physiques, sur lesquels il s'épanche périodiquement dans sa correspondance : « Il faudra que je prenne mon courage à deux mains pour entreprendre une si longue série de chemins de fer ! J'en ai la colique d'avance <sup>15</sup> ! » confie-t-il à son ami hollandais Arij Prins qui l'avait invité à le rejoindre en Allemagne durant l'été 1888. « Je pars, mardi prochain, dans la nuit, par express, pour Hambourg, pour Lübeck, pour la mer Baltique ! Ouf ! Je suis malade d'avance à l'idée d'entreprendre de telles tâches <sup>16</sup> ! » écrit-il encore à Zola quelques jours avant le départ.

Sans doute le souvenir traumatisant du voyage en train qu'il effectua en 1870, à l'âge de vingt-deux ans, coiffé d'un képi et vêtu d'un uniforme militaire, après que la mobilisation générale a décidé de son incorporation dans la garde mobile de la Seine, n'est-il pas étranger à sa phobie des voyages en chemin de fer. Huysmans en fait le récit dans sa nouvelle *Sac au dos* (1880) : jeté parmi « une pelletée de cinquante hommes [...] empilés comme des bestiaux, dans des wagons à marchandises » tirés par une « machine qui éructe des gerbes d'étincelles » et roule à pleine vitesse en direction de l'armée prussienne qui marche vers Paris, il tombe malade.

Atteint de dysenterie, il sera débarqué du convoi, puis dirigé vers l'hôpital militaire d'Arras, où il passe plusieurs semaines en convalescence, tiraillé par « *des douleurs d'entrailles* ».

Présentant tous les symptômes de la sidérodromophobie – cette peur malade des voyages en train –, Huysmans était, comme des Esseintes, plus disposé à se laisser transporter par les charmes oniriques des voyages immobiles vantés par Charles Baudelaire dans l'un de ses *Petits poèmes en prose*<sup>17</sup>, que par l'appel au voyage ferroviaire lancé par l'auteur des *Fleurs du Mal* dans son poème « Moesta et errabunda » : « *Emporte-moi wagon !* » Aussi Huysmans ne partagera-t-il pas l'engouement de ses contemporains pour les voyages en train, lesquels connurent, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un développement croissant à mesure que les réseaux de chemins de fer se ramifiaient sur la carte ferroviaire de l'Europe.

\* \* \*

Vers 1840, la France avait lancé un ambitieux programme de développement de son réseau ferré, qui vit le déploiement, sur tout le territoire, de lignes ferroviaires reliant Paris à la plupart des chefs-lieux de département selon un plan concentrique en étoile, dont certaines branches furent progressivement prolongées jusqu'aux frontières terrestres du pays afin d'être raccordées aux réseaux ferroviaires allemand, belge, suisse, italien et espagnol.

Rapidement saturée par le développement croissant du trafic ferroviaire, la gare du Nord, inaugurée en 1846

## *Introduction*

en même temps que la ligne Paris-Amiens-Lille, est rebâtie entre 1861 et 1866 pour laisser place à une vaste gare moderne, dont la façade néocorinthienne aligne huit statues figurant les métropoles européennes désormais desservies : Bruxelles, Amsterdam, Berlin, Cologne, Francfort, Vienne, Varsovie et Londres.

Ainsi, à la fin du second Empire, la France comptait près de 18 000 kilomètres de voies ferrées, faisant passer le nombre de voyageurs circulant chaque année sur les lignes de chemin de fer françaises de 6 millions en 1840 à 110 millions en 1870, pour atteindre 400 millions en 1900.

Le voyage de Paris à Bruxelles, qui prenait près de six jours en coche au début du siècle, ne durait plus que douze heures depuis l'ouverture, en 1846, de la première ligne de chemin de fer reliant les deux capitales. Trente ans plus tard, parti de la gare du Nord en fin de journée, Huysmans découvre la Grand-Place de Bruxelles vers six heures du matin, après avoir dû se soumettre au contrôle des douanes et à un changement de train en pleine nuit à la frontière franco-belge. Il ne lui faudra plus que cinq heures pour s'y rendre en 1897. Le voyage entre Paris et Amsterdam prenait, lui, plus d'une semaine en diligence au début du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1897, Huysmans monte dans le train de 7 h 30 en gare d'Amsterdam et est de retour à Paris vers 18 heures. Le voyage de Paris à Strasbourg, quant à lui, prenait trois jours en voiture à cheval en 1810, et deux jours en malle-poste vers 1830. En 1903, il faudra un peu moins de neuf heures à Huysmans pour rejoindre l'Alsace par le train de nuit. Berlin, qui se trouvait en 1860 à trente-six heures de Paris en empruntant le Service franco-allemand des chemins de fer de l'Est, n'est plus qu'à

quelques heures de Paris par le train de nuit reliant Paris à Hambourg, lorsque Huysmans s'y rend en *sleeping-car*, en 1888. Et, tandis qu'il fallait plus de trente heures dans les années 1870 pour rejoindre Lourdes depuis la capitale, la durée du pèlerinage ferroviaire est ramenée à une journée après la création, en 1893, d'une ligne directe desservant le sanctuaire.

La Compagnie internationale des wagons-lits, fondée en 1872 par l'entrepreneur belge Georges Nagelmackers, vint progressivement améliorer le confort des voyageurs sur les grandes lignes internationales en proposant des services d'hôtellerie ferroviaire (voitures-lits et trains couchettes) et de restauration à bord des trains (en voiture-restaurant ou servi à la place) comme aux « buffets de gare » qui fleurissent à quai pour restaurer les voyageurs en transit.

L'engouement de la bourgeoisie pour les voyages de loisir donne naissance au tourisme ferroviaire, soutenu par le Touring club de France, fondé en 1890 pour stimuler « *le développement du tourisme sous toutes ses formes* », « *encourage[r] tous les modes de locomotion* », favoriser « *l'amélioration des hôtels* » et « *la conservation des sites* », promouvoir « *tout ce qui constitue l'intérêt pittoresque ou artistique des voyages* »<sup>18</sup>.

Cette ferveur pour les voyages touristiques de proximité ou long-courrier est également portée par l'apparition de nouvelles collections de guides de voyage au format de poche, devenus indispensables à tous les aventuriers modernes du rail : les Guides Joanne à couverture bleu nuit, fondés en 1841 par Adolphe Joanne, venaient concurrencer l'incontournable Guide Baedeker

## Introduction

à couverture écarlate, publié par l'éditeur allemand Karl Baedeker et traduit en français dès 1832.

Le développement du réseau de chemin de fer français et son prolongement – avec ou sans correspondances – vers des destinations internationales ouvraient aussi des perspectives nouvelles aux écrivains et aux artistes. Ceux-ci pouvaient désormais, à moindre coût, partir à la découverte de contrées qui, à défaut d'être lointaines, présentaient un charme inédit et pittoresque, et rapporter dans leurs bagages des scènes, des paysages et des figures renouvelant les thèmes et les décors de la peinture moderne et du roman contemporain. Huysmans fut parmi les premiers écrivains de sa génération à saisir, dès le milieu des années 1870, cette opportunité pour rapporter à ses lecteurs des croquis touristiques et des « *impressions neuves*<sup>19</sup> » de ses séjours en Belgique, en Hollande ou en Allemagne.

« Le *sleeping-car* », composé par Huysmans après son voyage en Allemagne de 1888 au cours duquel il put tester le train-couche, témoigne des inconforts que la modernité inflige aux voyageurs. Récit de son voyage en train de nuit entre Paris et Cologne, ce texte apparaît comme une contre-réclame pour la Compagnie internationale des wagons-lits et des Grands Express européens : l'« *interminable caisse de tôle noire* » du train fait à Huysmans l'effet d'« *une prison* », où chaque voyageur est consigné dans « *sa geôle* » et promis, dans le meilleur des cas à une nuit sans sommeil bercée par « *le cliquetis des ferrailles* », au pire à des nausées tant la couchette amovible sur laquelle il somnole ressemble à un « *cercueil houleux qui flotte* ». Ce voyage en train-couchettes tourne au cauchemar : « *L'on rêve de menées dolosives,*

*de délations, d'exil, d'arrêts inexpliqués et sans recours... »* Le journal *Gil Blas*, qui avait commandé à Huysmans un récit de son voyage en *sleeping-car*, refusera de le publier, son rédacteur en chef craignant que la Compagnie des wagons-lits ne suspende, par représailles, les permis de voyage gratuits dont il bénéficiait...

« Le buffet des gares », quant à lui, décrit ces restaurants modernes qui fleurissent dans les stations de chemin de fer, où l'on sert des « *comestibles avariés* » aux voyageurs en transit. Attablé à l'un de ces buffets dans une gare de province, Huysmans observe, partagé entre amusement et consternation, « *des hommes soucieux et des femmes agitées* » traînant leurs « *gosses* » et leurs valises au milieu de la « *bousculade des gens bâfrant à la galopade* » avant de remonter dans un wagon. Ce spectacle lui inspire une reconfortante maxime : « *N'être pas marié et ne point partir, quelle allégresse, Seigneur !* » Une fois encore, des Esseintes n'est pas très loin, qui se repentait en ces termes de ses velléités d'excursion outre-Manche : « *Quelle aberration ai-je donc eue [...] pour avoir, ainsi qu'un véritable béjaune, cru à la nécessité, à la curiosité, à l'intérêt d'une excursion* <sup>20</sup> ? »

Aussi Huysmans prévenait-il son ami hollandais Arij Prins, avec lequel il s'apprête à visiter l'Allemagne durant l'été 1888 : « *En ce qui concerne les itinéraires, nous arrangerons cela, là-bas, en voyant à ne pas nous éreinter et à rêvasser un peu, si vous en avez le temps. Mieux vaudra, du reste, vivoter tranquillement que de brûler des villes à la vapeur et de ne rien voir. — Pourvu qu'il y ait de vieilles maisons, quelques primitifs, je serais*



## Introduction

*parfaitement heureux, me fichant des villes dites élégantes et des promenades fréquentées*<sup>21</sup>. »

\* \* \*

Malgré son aversion pour les voyages en train, le besoin de « *changer d'air*<sup>22</sup> » et « *l'envie d'éprouver des impressions neuves*<sup>23</sup> » auront parfois raison des réticences qui l'assaillent chaque fois que lui vient l'idée d'entreprendre un voyage.

Ses ascendances bataves, des amitiés qu'il noua avec des écrivains et artistes belges ou hollandais (Théodore Hannon, Camille Lemonnier, Félicien Rops, Arij Prins...), ainsi que ses goûts esthétiques qui le portaient vers les maîtres de la peinture flamande, vers le Siècle d'or hollandais et vers les primitifs allemands, devaient assez naturellement décider de l'orientation géographique de ses voyages, qui le conduisent principalement dans les Flandres, belges ou zélandaises, et en Allemagne. Sous le climat des villes du Nord où « *le soleil est voilé, toujours endormi, clément pour les gens qui le haïssent, tels que moi*<sup>24</sup> », écrira-t-il, dans ces « *temps délicieux de brumes et de pluies*<sup>25</sup> », Huysmans retrouve son « *vrai milieu*<sup>26</sup> ».

Son attirance pour les régions septentrionales n'aura d'égal que la répulsion qu'il éprouvait à l'égard des peuples et des cultures méridionales : « *J'aime ces climats et me passe bien volontiers de l'ordure céleste qui sécrète les sueurs*<sup>27</sup> », écrit-il à Léon Bloy en 1888, depuis l'Allemagne. « *Je hais par-dessus tout les gens exubérants* », proclamait-il encore en 1885. « *Or tous les Méridionaux gueulent, ont un accent qui m'horripile, et par-dessus le marché, ils font des gestes. Non, entre ces*

*gens qui ont de l'astrakan bouclé sur le crâne et des palissades d'ébène le long des joues et de grands flegmatiques et silencieux Allemands, mon choix n'est pas douteux. Je me sentirai toujours plus d'affinités pour un homme de Leipzig que pour un homme de Marseille. Tout, du reste, tout, excepté le midi de la France, car je ne connais pas de race qui me soit plus particulièrement odieuse<sup>28</sup> ! »*

Ainsi, entre 1874 et 1903, Huysmans effectua huit voyages hors des frontières françaises, qui le conduisent à six reprises en Belgique, par trois fois en Hollande et deux fois en Allemagne, dont une en passant par la Suisse alémanique. En Belgique, il séjourne à Bruxelles, Bruges, Gand et Anvers. En Hollande, il visite La Haye, Schiedam, Delft, Amsterdam, Haarlem, Rotterdam, Breda et Utrecht. En Suisse, qu'il traverse furtivement pour rejoindre l'Allemagne, il fait une halte à Bâle. En Allemagne enfin, il visite Strasbourg et Colmar, villes annexées par la Prusse en 1870, puis Hambourg, Lübeck, Berlin, Fribourg, Mayence, Francfort, Coblenche et Cologne.

Huysmans effectua également un certain nombre d'excursions à travers l'Hexagone, visitant tour à tour la Seine-et-Marne, la Bourgogne et le Poitou, les cités à cathédrale (Reims, Chartres, Poitiers, Tours, Bourges, Amiens...) et les villages abbaciaux (Paray-le-Monial, Cluny, Fiancey, Solesmes...), les villes à musée (Bordeaux, Lille et Dijon) ou de pèlerinage ( Lourdes).

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Huysmans n'était pas un promeneur solitaire et c'est le plus souvent accompagné qu'il voyage : il visite la Belgique en compagnie de son ami et confrère Henry Céard ou du poète belge Théodore Hannon ; il parcourt l'Allemagne avec

## Introduction

l'écrivain néerlandais Arij Prins, puis, lors d'un second voyage, avec son confesseur l'abbé Mugnier ; Léon et Marguerite Leclaire, un couple d'amis parisiens que Huysmans considère comme de « *parfaits compagnons de voyage* »<sup>29</sup>, sont avec lui en Belgique et en Hollande ; Gustave Boucher, ethnographe érudit et ami de Huysmans, ainsi que l'abbé Gabriel Ferret, ami intime de Huysmans et des Leclaire, sont tous deux du voyage lorsqu'il visite la Bourgogne, Ligugé et Poitiers ; Lucien Descaves, enfin, écrivain et disciple de Huysmans, l'accompagne dans la Beauce, comme Dom Besse, son directeur spirituel, le suivra en Vendée.

La nature sauvage, tempétueuse et rétive, dont les romantiques qu'il honnit ont éculé l'image, laisse Huysmans de marbre. « *Trop né de pays plat* »<sup>30</sup>, il n'a que peu d'attrait pour les cimes et les monts enneigés. La montagne l'opprime. À Lourdes, face à la chaîne des Pyrénées, il confesse : « *Je n'ai pas le sens de la montagne que d'aucuns ont, comme d'autres celui de la mer.* » « *Ces cônes m'apetissent le ciel.* » « *C'est là ce qui me rebute dans la montagne. C'est lourd, énorme, mais ça ne donne pas une idée d'infini.* » « *C'est brut et mort.* » « *Ce n'est pas grandiose, mais massif, pour moi – c'est étouffant.* » Huysmans est plus à l'aise dans la topographie des plats pays, comme la Hollande ou la Belgique, car dans les Pyrénées, « *l'embêtement du pays, ce sont ces éternelles montées et ces éternelles descentes* ».

Les paysages forestiers ne suscitent chez lui guère plus d'attention. S'il s'aventure à travers la forêt de Subercarrère pour rejoindre, depuis Lourdes, le sanctuaire de Bétharram, il se contente, en Hollande, de contempler de loin le bois de Haarlem sans en franchir

la lisière, et contourne, sans faire le moindre commentaire, les pentes boisées de la Forêt-Noire qui dominent la ligne de chemin de fer entre Fribourg et Mayence.

Les seuls animaux sauvages qu'il croisera en chemin sont « *des serpents [et] des crocodiles dans des bassins et des oiseaux en cage* <sup>31</sup> », la faune captive des jardins zoologiques de Berlin, de Francfort et d'Anvers.

Enfin, Huysmans n'a pas tellement, non plus, le pied marin. La seule traversée qu'il entreprend le conduit du port d'Amsterdam au village de Zaandam, proche du canal de la mer du Nord, à bord d'un vapeur qui remonte la rivière Zaan. Le récit qu'il fit de son expédition, plein d'autodérision, marque sa préférence pour les voyages immobiles : « *À voir les gens s'embarquer ainsi, je me sens envahi par des idées de voyage au long cours, agité par des désirs de vie nomade, ma foi ! C'est le cas ou jamais de voir le monde* <sup>32</sup> ! » Son « *voyage au long cours va durer une heure* <sup>33</sup> » et suffire à satisfaire son désir de grand large. De retour à l'hôtel, il s'endort, emporté dans une rêverie d'expéditions lointaines : « *Je me suis figuré naviguer sur un bâtiment, dans une cabine, j'ai rêvé de Java, de Batavia, des îles de la Sonde, des Indes, de l'Océanie, tout en ronflant comme un bienheureux loir. Ce sont les vraies traversées, celles-là, sans périls, sans perte de temps, et, qui plus est, gratis* <sup>34</sup>. »

Ses promenades seront donc essentiellement urbaines. Aux forêts et sous-bois, il préfère les futaies de piliers plantées dans la nef des églises. Aux sylvestres sentiers, les allées des musées. Aux montagnes enneigées, la cime des cathédrales. Aux mers agitées, le cours tranquille des fleuves contemplé depuis la terre ferme, tel le Rhin coulant à Bâle sous les fenêtres de son hôtel, qu'il trouve tout de même « *bruyant, expansif, toujours hâté* <sup>35</sup> ».

## Introduction

\* \* \*

Les raisons qui conduisent Huysmans à s'embarquer, malgré son aversion pour les voyages, varient avec le temps. Son voyage à Bruxelles de 1876 poursuivait l'objectif de trouver un éditeur pour son premier roman, dont il craignait que la censure qui sévissait alors en France compromette l'impression sur une presse parisienne. Huysmans profite de son séjour dans la capitale belge pour rapporter deux croquis bruxellois, le « Carnet d'un voyageur à Bruxelles » et « La Grande Place de Bruxelles », qu'il publie dans la presse à son retour.

Son voyage à travers la Hollande, l'année suivante, prend prétexte d'un déplacement d'ordre familial : parti rendre visite à son oncle paternel résidant à Tilburg, Huysmans entreprend un long circuit dont les étapes passent par La Haye, Scheveningen, Schiedam, Delft, Amsterdam, Haarlem, Rotterdam, Breda et Utrecht. À son retour, il livre le récit de son Grand Tour dans un article à la gloire de la Hollande, de son peuple placide, de ses peintres et de ses villes pittoresques.

La découverte des régions septentrionales dans le but de recueillir des observations de terrain et des « *impressions neuves* », pour rapporter des récits de ses voyages et des croquis des villes qu'il visite sera, durant les vingt années qui suivent, un des principaux motifs de ses séjours en Belgique, en Hollande et en Allemagne. En 1897, il écrit à Henry Céard : « *Je vais partir prochainement, je crois, pour la Belgique. [...] Je lis [...] que L. Flameng doit vous rapporter de ce pays des eaux-fortes d'après des tableaux de musées. Si vous vouliez un texte*

*pour accompagner les eaux-fortes, ce sera facile, car, comme bien vous pensez, je ferai d'assez longues haltes partout où je trouverai de belles choses à voir [...]. Je vous donne l'idée pour ce qu'elle vaut. Si vous la croyez bonne et réalisable, je prendrai mes notes là-bas<sup>36</sup>. »*

Disciple de Zola à ses débuts en littérature, Huysmans appliquera scrupuleusement, au cours de ses voyages, la méthode naturaliste héritée du maître de Médan, qui s'appuie sur des enquêtes de terrain minutieuses afin de saisir de plus près la réalité d'un milieu, d'une géographie ou d'une époque que le roman naturaliste se donne pour mission de restituer. Aussi Huysmans prend-il, au cours de ses voyages, énormément de notes, comme en témoignent les carnets manuscrits reproduits dans la seconde partie de cette édition – dont cinq textes demeureraient jusqu'alors inédits<sup>37</sup> –, qui sont issus de la collection constituée par le libraire Pierre Lambert, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris. « *Je prends des notes, des notes ; je travaille, en somme, beaucoup ; peut-être rapporterai-je les éléments d'un volume de croquis sur Hambourg et l'Allemagne du Nord<sup>38</sup>...* », écrit-il en août 1888 à Maurice de Fleury. Ou encore, à Léon Bloy, la même année : « *Je vague, mon ami, par les vieilles rues, je m'emplis les yeux, travaille trois heures pleines, par jour, à mes notes. J'ai des éléments curieux de croquis sur Hambourg<sup>39</sup>. »*

Ses voyages sont des séjours d'observation durant lesquels il rassemble toute une documentation et note ses sensations, autant de matériaux destinés à nourrir des croquis littéraires, des articles de presse ou de futurs romans. Et, bien qu'il prît par la suite ses distances avec les codes du roman naturaliste, Huysmans en conserva

## Introduction

néanmoins toute sa vie la méthode, comme en témoigne le carnet de son voyage en Hollande de 1897, au cours duquel il rassemble, lors de son séjour à Schiedam, une documentation dense et précise qui servira à composer l'hagiographie de *Sainte Lydwine de Schiedam* qu'il publie en 1901. Il en va de même des deux carnets de ses séjours à Lourdes de 1903 et de 1904, rédigés à la manière d'un journal, qui renferment la genèse de son étude *Les Foules de Lourdes* (1906).

Ces carnets de voyage constituent une documentation précieuse pour l'étude biographique de Huysmans. Ils permettent de suivre, jour après jour et pas à pas, l'auteur dans ses séjours à l'étranger comme dans certains de ses voyages en France. Pris sous l'angle de la critique génétique, ils éclairent le travail de l'écrivain et les transformations qu'il opère pour faire œuvre littéraire à partir de notes d'observation. D'un point de vue historique enfin, ils livrent un témoignage de première main sur les pays et les villes que Huysmans découvre au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Mais ces voyages n'ont pas seulement, pour l'écrivain, une vocation préparatoire à l'œuvre littéraire. Ils sont le plus souvent motivés par le désir qui anime l'amateur de peinture et le critique d'art que fut Huysmans de découvrir les œuvres de la peinture flamande et hollandaise exposées dans les musées de Belgique et de Hollande, ainsi que l'œuvre des primitifs allemands qui constituent le trésor des musées d'outre-Rhin.

On notera enfin que la correspondance de Huysmans révèle certains aspects de ses voyages – moins avouables sans doute et sur lesquels ses carnets demeurent assez

discrets – qui semblent participer, aux yeux du voyageur, des agréments qu'il en attend. Ses séjours en Belgique et en Allemagne ont en effet été pour Huysmans l'occasion de pousser l'exploration jusque dans certains lieux de tolérance qui font alors la réputation des villes qu'il visite. En août 1888, depuis l'Allemagne, Huysmans écrit à Maurice de Fleury : « *Après une visite de Lübeck, [...] me voilà rentré, épuisé, fourbu, à Hambourg. C'est la ville de la mélancolie et des brumes. [...] Et les dessous de cette ville au port immense, la nuit ! Mais vous êtes homme marié, donc chaste, herr doctor, et je n'écris plus le latin assez bien pour vous décrire certaines rues de la ville, dès que la nuit tombe*<sup>40</sup>... » Dans une lettre adressée quelques semaines plus tard à Edmond de Goncourt, Huysmans se montre plus explicite dans sa description de la prostitution hambourgeoise, au sein de laquelle il distingue « *une prostitution pour matelots, supérieure aux Maisons Tellier du Quartier Latin [...], une prostitution pour banquiers, recrutée parmi les Hongroises de 15 ou 16 ans, et où l'on couche dans des chambres fleuries d'orchidées*<sup>41</sup> ». Et, la même année, depuis Anvers, Huysmans écrit à Léon Bloy : « *Vu et sondé les bordels – il en est d'un luxe inouï – et d'un vrai. D'autres, pour matelots, intéressants*<sup>42</sup>. » Dix ans plus tôt, dans cette même ville, il regrettait « *l'absence de Flamandes aux cheveux jaunes et la trop grande abondance de vaches françaises*<sup>43</sup> » dans les maisons closes.

Les motivations de ses voyages deviendront nettement plus chastes après sa conversion religieuse en 1895. C'est alors à la fois en écrivain venu enquêter sur les miracles de Lourdes et le phénomène des pèlerinages



## Introduction

pour le roman qu'il prépare sur *Les Foules de Lourdes*, et en pèlerin catholique qu'il se mêle à la foule lors de ses deux voyages dans les Pyrénées, en 1903 et 1904.

\* \* \*

Le voyage est rarement vécu par Huysmans comme un plaisir et encore moins comme un loisir. Il est un passage obligé, une étape qu'il s'impose pour réunir les matériaux nécessaires à la poursuite de son travail d'écrivain ou pour nourrir son œuvre de critique d'art, et Huysmans aurait sans doute fait sienne la formule de Samuel Beckett, dans *Mercier et Camier* (1948) : « *Nous ne voyageons pas pour le plaisir de voyager que je sache, dit Camier. Nous sommes cons, mais pas à ce point.* » Si la décision du départ est prise dans la douleur et le voyage accompli avec une appréhension fiévreuse, les pays et les villes qu'il découvre, les musées et les églises qu'il visite, lui apporteront parfois quelques satisfactions, mais aussi certaines déceptions.

De ses voyages en Belgique, Huysmans garde un souvenir ému de Bruges, « *ville intime et mystérieuse*<sup>44</sup> », « *à la fois mystique et démoniaque*<sup>45</sup> », « *morne mais recueillie*<sup>46</sup> », « *délicieuse parce qu'elle est dénuée de commerce*<sup>47</sup> », et de son béguinage « *exquis*<sup>48</sup> », où règne une « *paix morte* ». Mais également d'Anvers, qui est « *charmante [...] malgré toutes ses dégradations*<sup>49</sup> », avec un « *port superbe, bien plus intéressant que ceux de Hollande* » et un musée de « *rêve* ». Gand, en revanche, lui apparaît comme une « *ville odieuse, sinistre* », « *infâme. À ne jamais revoir*<sup>50</sup> ». S'il apprécie, lors de son séjour en Belgique en 1876, la modestie du coût de

la vie bruxelloise – « *C'est l'âge d'or que ce pays-là ! Je fais des économies. Je n'ai jamais si peu dépensé*<sup>51</sup> » –, il quitte néanmoins ce pays sans regret : « *J'ai une singulière hâte de fuir ce damné pays de réfugiés politiques et de vieillards lubriques*<sup>52</sup> ! » Du séjour qu'il effectua en Belgique vingt ans plus tard, il notera surtout « *la lenteur de ce peuple, sa sournoiserie brutale* » et « *la grossièreté de ces gens, cherchant à prendre votre place dans les urinoirs*<sup>53</sup> ».

« *La joyeuse et la pittoresque Hollande*<sup>54</sup> » possédait a priori plus d'atouts pour satisfaire son goût des vieilles villes intimes à l'architecture préservée. C'est « *le pays des arts !* » « *Amsterdam est un rêve, [...] c'est un admirable spectacle, c'est, à chaque coin de rue, un renouveau pittoresque ; c'est la terre promise, l'Élysée des marins et des artistes !* » Son musée, « *merveilleusement compris et organisé* »<sup>55</sup>, où Huysmans tombe en extase devant *La Ronde de nuit* de Rembrandt, ferait presque oublier le côté « *très rebâti* » d'Amsterdam et ses « *canaux puants* ». Si Haarlem lui avait paru « *charmante*<sup>56</sup> » lors de son voyage en Hollande de 1876, il la retrouve « *toute moderne, ennuyeuse*<sup>57</sup> » en 1897, et conclut : « *Vaut une heure, et c'est tout.* » La Haye lui fait l'impression d'une « *ville guindée jouant au petit Paris. Sans caractère* », « *insupportable* » et d'une « *tristesse rêche, arrogante*<sup>58</sup> ». « *Utrecht, une ville bizarre avec ses labyrinthes de canaux et sa cathédrale gothique*<sup>59</sup> ». Schiedam, en revanche, est « *charmante avec ses canaux, ses ponts qu'on lève, ses bateaux à larges flancs, ses moulins superbes* », une « *ville bien en décadence*<sup>60</sup> » qui avait tout pour plaire à l'écrivain fin de siècle, auteur d'*À rebours* : « *J'y suis si bien que c'est un*

## Introduction

*crève-cœur que de quitter cette bonne ville*<sup>61</sup> », écrit-il à regret avant de regagner Paris.

En Allemagne, c'est à Hambourg, « *la ville de la mélancolie et des brumes*<sup>62</sup> », que Huysmans se retrouve le mieux dans son « *vrai milieu : des rues torses, anciennes, Moyen Âge, de bons Allemands dont l'inépuisable complaisance me ravit, pas un geste, pas un cri*<sup>63</sup>. » Lübeck est aussi « *une adorable ville, non souillée par la saloperie moderne, demeurée intacte avec ses vieilles maisons et ses églises*<sup>64</sup> ».

En Alsace – annexée par l'Allemagne après la guerre de 1870 –, Huysmans s'émerveille devant la cathédrale de Strasbourg, « *vraiment superbe*<sup>65</sup> ». La ville est « *charmante, pleine de vieilles maisons à toits immenses, à étages en lucarnes* », bien que « *germanisée* » et sentant le « *prussien neuf* ». Colmar, où sa rencontre avec le retable de *La Crucifixion* du peintre allemand Matthias Grünewald exposé au musée Unterlinden est pour lui une révélation, lui laisse le souvenir d'une « *ville aimable, très pieuse, moins prussianisée que Strasbourg*<sup>66</sup> ».

Cinq villes allemandes lui laisseront un souvenir plus contrasté : Mayence, « *avec ses lourdes bâtisses de luxe, prétentieuses, sue le luxe* », mais « *ce qui est bien, c'est le Rhin qui longe la ville ; c'est vivant, plus populacier, meilleur enfant. On y peut fumer de mélancoliques cigarettes sur des bancs.* »<sup>67</sup> Fribourg est « *très vivante, pleine de familles* », mais on n'y « *mange que ces cochonneries-là* » : « *l'escalope et le cabillaud*<sup>68</sup> ». À Berlin, mis à part « *un musée magnifique de peintures anciennes et un aquarium tout à fait extraordinaire*<sup>69</sup> », sa déception est grande : « *Je ne crois pas qu'il existe de ville plus fastidieuse et plus laide que ce Berlin coupé au cordeau, planté*

*de maisons sans intérêt et de palais affreux. [...] Cette ville est [...] hideuse. [...] L'envie de prendre le train et de décamper vous harcèle. »* À Francfort, « *une impression de malaise très spécial vous vient dans ces casernes de luxe et dans ces rues* », au milieu de « *la troupe alignée des bâtisses neuves*<sup>70</sup> » aux façades ornées « *de statues glacées d'or*<sup>71</sup> ». « *Le luxe de Francfort-sur-le-Main [...] exaspère parce qu'il est continu*<sup>72</sup>. » « *L'emphase allemande de la lourde richesse est là. [...] Ça pue le parvenu, à plein nez*<sup>73</sup>. » Seul le musée Stäedel, qui renferme « *deux œuvres incomparables, uniques* » – *La Florentine* de Bartolomeo Veneziano et le retable du Maître de Flémalle – « *justifient le voyage*<sup>74</sup> ». Cologne enfin, qu'il trouve « *sale, mal tenue*<sup>75</sup> » et « *immonde, plus prussienne encore que Berlin* », avec sa cathédrale, « *une salauderie rectiligne* » flanquée de « *tours lourdes* » et percée par des « *vitres infâmes* ».

Traversant la Suisse pour rejoindre l'Allemagne, Huysmans ne visita que Bâle, qui lui parut « *odieux et ne mérite pas que l'on se dérange*<sup>76</sup> ».

Son jugement n'en est pas moins sévère lorsqu'il visite la France. Lui qui avait souvent dénoncé, avec nostalgie, la disparition du « *Paris d'antan*<sup>77</sup> » englouti par le Paris d'Hausmann, retrouve à Dijon « *la province [...] en ce qu'elle a de bon*<sup>78</sup> » et s'exclame « *Vive le vieux Dijon*<sup>79</sup> ! ». S'il juge la cathédrale de Tours « *superbe*<sup>80</sup> » en ce qu'elle manifeste « *de la volonté, de l'élancement, de la maigreur élégante* », et considère que « *Reims est inouï*<sup>81</sup> », celle de Poitiers lui fait l'effet d'un « *puéril joujou* » d'« *art mexicain* » avec sa statuaire de « *poupées aztèques*<sup>82</sup> ». Lille, où il fait halte en 1902 avant de gagner Bruges, reste à ses yeux « *une ville*

## Introduction

nulle<sup>83</sup> », tout comme Bordeaux, dont il garde le souvenir d'un « *musée nul*<sup>84</sup> ». À Lourdes, où il séjourne à deux reprises, « *la première impression [est] bonne*<sup>85</sup> », mais tout se gâte dans le sanctuaire « *si neuf et si laid*<sup>86</sup> », envahi par des pèlerins qui piétinent tel « *un troupeau ahuri de bœufs*<sup>87</sup> ». La Grotte, coiffée de son « *église mesquine, montée sur le rocher*<sup>88</sup> », lui apparaît sans âme, « *administrative – Entrée, sortie, comme en un musée*<sup>89</sup> ». « *Le Rosaire, avec les deux rampes, a l'air d'un gros crabe, étendant ses deux pattes*<sup>90</sup> », et la crypte ressemble à « *un scaphandre, un moule à gâteau de Savoie*<sup>91</sup> ». « *Il y a ici un côté électricité, or, bruit, quelque chose de populacier. [...] Ce n'est pas fait précisément pour les artistes.* » « *Lourdes serait à refaire de fond en comble*<sup>92</sup>. » Pau, enfin, lui laisse le souvenir d'une « *province sinistre* », d'une « *ville triste, sentant la noce et la maladie, une cuvette tiède* », « *à ne jamais revoir*<sup>93</sup> ».

\* \* \*

Mis à part Schiedam, Amsterdam, Bruges ou Hambourg, peu nombreuses furent donc les villes dans lesquelles Huysmans parvint à se sentir chez lui. Vécus comme un déracinement, les voyages qu'il entreprit ne lui permirent qu'à de rares occasions d'éprouver le sentiment de « *se dérober au présent*<sup>94</sup> » et d'échapper à « *l'ignominieuse muflerie du présent siècle*<sup>95</sup> », qui le rattrapent où que sa tentative d'évasion le conduise. Seuls les musées et les églises semblent lui avoir offert, au cours de ses voyages, grâce à la découverte de la peinture hollandaise et des primitifs allemands, ces refuges hors du temps qu'il convoitait. C'est à travers elles qu'il accomplit son

véritable voyage, un voyage lointain et hors du temps, vers un monde disparu et idéalisé.

Aussi ses voyages constituent-ils, d'un point de vue esthétique et créatif, un stimulant puissant, fournissant à Huysmans des perspectives nouvelles, des horizons inattendus ainsi que ces « *impressions neuves*<sup>96</sup> » dont il était à la recherche et qui viennent chaque fois enrichir son œuvre, celle du critique d'art comme celle du romancier, apportant à l'une un matériau « *invu autre part*<sup>97</sup> » et conférant à l'autre cette singularité inattendue qui caractérise la plupart de ses romans. Ses carnets de voyage manuscrits, réunis dans la seconde partie de ce volume, témoignent de l'œuvre en train de naître et sont à l'image de l'homme que fut Huysmans : passionnés et excessifs dans leurs attaches et leurs affinités, comme dans leurs déplaisances ou leurs aversions.

Aussi éreintants, aussi décevants parfois, voire inutiles qu'ils lui paraissent, les voyages qu'il réalise le remplissent chaque fois d'impressions neuves, qui trouveront bientôt dans son œuvre leur traduction esthétique. Le retour est en cela nécessaire au voyageur, pour faire germer les impressions qu'il en rapporte : « *Peut-être arriverai-je à Paris, au loin, à déchiffrer l'énigme de sensations que Lourdes donne* »<sup>98</sup>, écrit-il au moment de monter dans le train qui le ramène à Paris.

Mieux : le retour chez soi est attendu et procure à Huysmans une satisfaction d'intensité équivalente à celle de ce désir d'ailleurs qui l'accompagnait au moment du départ. « *Quelle liesse de quitter tout cela et de rentrer chez soi*<sup>99</sup> ! »

## *Récits de voyage*





## CARNET D'UN VOYAGEUR À BRUXELLES

[1876]

La Grand-Place – Maison du Cygne – La Senne – Musée Wiertz – Maison des Brasseurs – Galeries Saint-Hubert – Cathédrale Saints-Michel-et-Gudule – Musée des Beaux-Arts – Manneken-Pis – Rue du Pays de Liège

Quévy <sup>1</sup>, visite de la douane belge ! tout le monde descend ! – Cinq heures du matin sonnent au cadran de la gare ! – Les portes des wagons s'ouvrent. – Aux lueurs hâves du jour, des femmes aux yeux cernés de lilas et de bistre, les joues pâles de sommeil, le dos grelottant sous les plis du châle, descendent et s'engouffrent pêle-mêle, dans la salle des visites. Les cadenas et les serrures des malles grincent, les gabelous de Flandre effleurent à peine du bout des doigts le linge tassé sur les chaussettes et les bottes. – Au buffet, les femmes avalent un bouillon, les hommes se secouent et allument un cigare, les enfants geignent ; harassés, l'on s'empile dans un nouveau train, et à six heures moins dix minutes, l'on débarque à Bruxelles, gare du Midi.

La grande place de la ville s'éveille. – Les lucarnes à volutes s'entr'ouvrent. – L'or des colonnades se ravive, les festons et les rinceaux des fenêtres luisent au soleil

qui se joue dans les rideaux cramoisis d'un vannier. – Toute la place s'enlève avec ses pignons dentelés, ses statues de pierre, ses faîtes à guillochages, sur l'outremer violi du ciel. – Les portes bâillent décloes, les commissionnaires tiennent leurs assises au pied de la Maison du Cygne, les chiens attelés aux charrettes tirent la langue et trottent ou se couchent, allongés, le museau entre les deux pattes.

Des fanfares éclatent, des bataillons d'orphéonistes, précédés d'une bannière sur la hampe de laquelle claquent des colliers de médailles, soufflent à en mourir dans des pistons et dans des bugles ; les galopins courent et crient, les femmes jacassent, les hommes hurlent, au milieu des haquets qui roulent, clamant : eh ! hop ! et des diligentes qui cheminent cahin-caha, sacrant, jurant, sonnant du fouet, dans ce flux et reflux de foule.

J'ai suivi les musiciens. – Nous sommes arrivés dans les quartiers bas de la ville, un lacs de sentes et de rues qui s'enchevêtrent et ne se débrouillent que près des quais aux bois et à la chaux. – La Senne, large d'une enjambée, semble un ruban vert jeté au bas d'un ravin de briques roses. Çà et là des barques goudronnées pululent d'enfants qui sautent sur les passerelles, gravissent de monstrueux bûchers de bois, jouent à cache-cache derrière d'énormes billes de campêche et de santal. – La population fermente aux fenêtres pavoisées de linge sale ; une haie de maisons longe le canal, creusées de boutiques où se vendent à l'encan des quartiers de viandes, couleur de pourpre, relevée çà et là par l'or pâle des graisses ; plus loin, près d'un sentier où l'on calfate et radoubes des barques, une séquelle de mesures

titube et va tomber dans l'eau : ce sont des débits de cordages et de gaffes, des estaminets, des fruiteries où l'on vend des endives et des choux rouges, des décrochez-moi-ça où flottent sur des tringles les vareuses écarlates des matelots.

Les braillards ont fait halte dans une brasserie. – Les fritures grésillent sur un feu de sarments, le faro pétille dans les verres, une insupportable odeur de schiste répandu, de goudron qui cuit, de bois qui se mouille, de victuailles qui graillonnent, de moules qui bouent et de tabac qui grille, s'élève des maisons. J'ai fui, et retraversant Bruxelles, d'un bout à l'autre, j'ai déambulé au travers du quartier Léopold et j'ai atteint le musée Wiertz<sup>2</sup>.

Quelle œuvre étrange que celle de ce peintre ! Du grandiose et du puéril, des trouvailles inouïes et des trucs désolants, du génie par endroits, de l'insanité par d'autres !

Ici des trompe-l'œil : un cadavre enterré vivant et soulevant de sa main crispée le couvercle de la bière ; une mère fricassant son petit garçon et le dévorant ; des nudités ivoirines, debout ou couchées ; un détestable triptyque, des tableaux sans valeur, et là, quatre merveilles qui resplendissent sur des toiles hautes de cent coudées !

*Les Grecs et les Troyens se disputant le cadavre d'Hector*<sup>3</sup>, *Le Phare du Golgotha*, *La Révolte des Enfers contre le Ciel*, *Le Triomphe du Christ* sont de purs chefs-d'œuvre, et cependant celui qui les a brossés va verser dans la démence, et il en arrivera à vouloir exprimer avec un pinceau les sensations d'une tête tombée sous la guillotine<sup>4</sup> !

Folie ! folie ! que les théories humanitaires, introduites dans la peinture ! Folie que la psychologie expliquée par le vert et le rouge ! Folie que l'art n'ayant pour

but que la réforme des sociétés vieillies ! L'art n'a rien à démêler avec tous ces systèmes. Baudelaire l'a dit excellemment : une œuvre d'art se suffit à elle-même ; elle ne doit jamais avoir besoin d'un secours extérieur <sup>5</sup>.

Je commence à me faire au faro, moins au lambic, pas du tout à la bière de Diest. Éreinté, fourbu, las d'avoir regardé ces armées de monuments, ces bâtisses en pierre bleue, agrémentées d'espions aux fenêtres, je suis allé m'échouer à la Maison des Brasseurs. C'est une salle immense, meublée de chaises et de tables ; les pompes à bière manœuvrent sans relâche, un peuple de femmes engloutit des pintes et dévore, en les trempant de sel, des œufs durs ou mollets dont les coques crient sous les pieds ; les hommes fument éperdument des pipes en terre calcinée ; une petite servante galope au travers des tables, un vieillard claironne en se mouchant, un bébé piaille, le patron surveille le jet des gaz et, à la porte, accroupies sur des marches, des pauvresses vendent aux buveurs qui entrent des anguilles fumées et des crabes.

Les rues sont mal éclairées, le soir ; la place est noire, les avenues désertes, toute la vie de Bruxelles se réfugie sur la place de la Monnaie et dans les galeries Saint-Hubert. Au demeurant, ces longs couloirs coiffés de vitres avec leurs quelques girandoles de lumières, leurs cafés foisonnant d'étrangers et de filles, leurs marchands de tabacs de Roisin et de Richmond <sup>6</sup>, leurs officines à journaux, leurs débits d'écume, leurs éventaires de parapluies et de cols, n'[ont] \* rien qui me charme. – On dirait en plus grand la galerie du Palais-Royal à Paris

---

\* Les mots entre crochets signalent une intervention de l'éditeur (ajout ou correction). Ici Huysmans écrit : « n'a rien qui me charme ».

– et cependant, si l'on ne veut s'enterrer tout vif dans un théâtre, aux écoutes d'une pièce mille fois ressassée dans toutes les banlieues de France, à l'aide de quels philtres, à l'aide de quels dictames opiacés, peut-on parvenir à tuer l'interminable soirée ? Et puis le coucher est attristant, car la chambre se compose d'un plancher, de quatre murs tendus de papier à losanges et à fleurs, d'une porte et d'une croisée à guillotine. Comme objets d'art, le portrait de Léopold I<sup>er</sup>, le feu roi et celui de sa femme, « de sa dame » comme disent les Bruxellois. Sur la cheminée, une glace à cadre noir et à filets d'or et sur la tablette de marbre, une pelote, du velours grenat ou des coquillages ; pour draps des serviettes, un traversin énorme qui occupe la moitié du lit ; vous entrez dans la couchette, tout fuit, et le matin vous vous retrouvez presque nu sur le matelas, le drap roulé sous vous, en corde.

Il a fait ce matin un temps abominable. – La pluie n'a cessé de tomber, un navrant crépuscule enveloppe toute la ville. – De la boue jusqu'à la cheville, des flaques d'eau sur les trottoirs mal cuirassés d'asphalte. Pas un rai de soleil, pas une trouée bleue dans cette étendue d'un gris morne.

Je me suis réfugié à Sainte-Gudule. Hélas ! des Anglais m'y ont précédé. Ils jabotent tout haut, une lunette en sautoir, un *Baedeker*<sup>7</sup> en main. Les vitraux qui, la veille, éclataient sous une poussée de lumière, avec leurs pâles princesses agenouillées dans la pourpre et l'or, me semblent assombris et aussi tristes que ce temps horrible. Je vais admirer la chaire sculptée par Verbrugghen d'Anvers<sup>8</sup>, mais le suisse, qui s'incline devant l'autel, contrit, et la pointe de sa hallebarde en

bas, se relève et, rogue, m'invite à sortir, l'église ne pouvant être visitée pendant les offices.

Et la pluie tombe à torrents ! Que faire ? où aller sinon dans cet admirable Musée royal où se trouve le tableau de Brueghel d'Enfer : *La Chute des anges rebelles*<sup>9</sup>. – C'est un étonnant culbutis de monstres : grenouilles s'ouvrant, à deux pattes, un ventre gonflé d'œufs, chauves-souris coiffées de têtes de femmes, papillons poussiéreux et papillons blafards qui se terminent en queue d'artichaut, phoque couronné de perles et dont les pattes s'emmanchent dans des ventres de pastèques, poissons volants, calebasses à figures d'homme, viole d'amour armée de bras en tulipes et de jambes en pinces de homard, groins de porcs jetés sur des corps de cigognes : tout cela grouille, dégringole, tapage, cabriole et hurle sur un panneau de un mètre cinq !

Ah ! la journée s'écoule en dépit des rafales et des crevées de pluie ! Le soleil qui semblait éteint, là, haut, resplendit fulgurant et radieux sur les toiles de Rubens et d'Hobbema ! Je passe en revue les Brouwer, les Ostade, les van Eyck, les Bouts, et je reviens, comme fasciné, devant le joujou de Bruxelles, le non-pareil Jordaens, la magique *Allégorie de la Fécondité*<sup>10</sup>.

Ô l'attirante merveille que cette nymphe accroupie, vue de profil, nue, souriante, se jouant dans la lumière qui caresse sa nuque chevelée d'or, se glisse sur les épaules, suit l'ondulement des reins et se perd dans les jambes qui se replient dans l'ombre !

La prestigieuse beauté que celle de sa compagne qui, debout et vue de dos, se découpe, rose et blanche, vis-à-vis d'une déesse vêtue de rouge et tenant en main une

*Carnet d'un voyageur à Bruxelles*

grappe de raisins aux bleuissements pourprés ! Que dire de ce groupe superbe, de ces yeux tisonnés, de ces bouches trempées de vermillon, de ces chairs qui frémissent de vie ? Comment dépeindre ce groupe de satyres folâtres et ce vieil ægypan velu, dressant sur ses jambes de bouc un corps ventru d'ivrogne et sa tête joyeuse que chevauche un petit faune dont les cornes pointent ? Une énorme gerbe de frondaisons et de fruits croule sur le dos d'un Sylvain accroupi, une avalanche de toutes les gloires de l'automne, depuis les pampres rougis et rouillés jusqu'aux ramures qui s'empourprent et se dorent, jusqu'aux fruits qui éclatent, mûris et crevant de jus !

Et les jours passent et les semaines s'écoulent avec leurs alternances de soleil et de grêle. J'ai épuisé toutes les joies de la ville, j'ai mangé des monceaux de beef-steaks aux pommes, je me suis régala de menus hachis et de bêtises, j'ai goûté à toutes les bières, blondes, brunes ou noires, voire même à celles de Louvain, douceâtres et troubles, j'ai subi le tutoiement du premier venu ; j'ai, maintes fois, salué le mignon poupin de bronze, le Manneken-Pis, j'ai parcouru des sentes inexplorées comme celle du Pays de Liège, qui se tortille, fumeuse et noire, avec son pavé de fumier coulant <sup>11</sup> ; il ne me restait plus qu'à faire ma malle, passer sans encombre à la douane de France et débarquer à cinq heures et demie du soir à Paris, gare du Nord.

*Le Musée des Deux Mondes,*  
15 novembre 1876.





## LA GRANDE PLACE DE BRUXELLES

[1876]

La Grand-Place – Maison de la Louve – Manneken-Pis –  
Maison des Brasseurs – Hôtel de ville – Fontaine des  
comtes d’Egmont et de Hornes.

C’était dimanche, jour de marché aux fleurs et de marché aux oiseaux. – Dès huit heures du matin, la grande place regorgeait de monde. – À gauche, près des bâtiments qui se dressent dans leurs robes bariolées et blasonnées d’emblèmes, au pied de la Maison de la Louve, qui découpe sur le velours blanc des nuages ses lucarnes à volutes, fleuronées de ramages et toutes orfévries de pierre et d’or, des paysannes étalaient sous des parasols, aux pétales fanés, des bottelettes de verdure, des bourriches de fleurs, des gerbes de frondaisons, et toutes, les pieds sur un gueux qui rougeoyait et fumait sous leurs jupes, jargonnaient éperdument, le museau renfrogné, alors que les acheteuses barguinaient et refusaient leurs offres.

Derrière cette haie de guenuches, emmitouflées de madras et de cotonnades, les diligences avec leurs roues calées sur le rebord des trottoirs, leurs caisses maçonnées d’un affreux vert pistache, leurs rosses apocalyptiques, soufflant par les naseaux une petite buée, battant

dans leur peau trop large, avec les baguettes de leurs côtes, une chamade sans fin, attendaient patiemment ces couples d'étrangers, qui, encombrés de paquets et de valises, charrient après eux des attelages de femmes et des portées de galopins qui se fourrent les doigts dans le nez et mordent à même dans les provisions de route.

Un peu plus loin, enfin, à l'encoignure de la rue de l'Étuve, où s'étale, dans sa gloire de poupin obscène, le Manneken-Pis, presque en face de la Maison des Brasseurs, si fastueuse avec ses colonnades cannelées d'or et la statue qui la chevauche, au faîte, un tas de fainéants, embroussaillés de tignasses qui bouffaient sous le bourgeron de laine ou la casquette de soie noire, badaudaient de-ci, de-là, déambulant, à gauche, à droite, en aval, en amont, alors que vis-à-vis de l'hôtel de ville, au mitan de la place, des femelles hors d'âge, des infantes de l'an II, montraient leurs bas de laine rose, emmanchés de galoches noires et offraient des œufs durs et des crabes aux ménagères affriolées par la vente d'oiseaux qui, dans leurs cages de bois, voletaient, piaillaient, se pouillaient à coups de bec, roucoulaient, s'épluchaient les ailes, picoraient des grains, se panadaient, faisaient la roue, se troussaient le jabot et fientaient blanc.

Et les fenêtres des brasseries s'ouvraient. Les tables gluaient avec leurs verres de lambic et de faro. Une brume bleue enveloppait les salles. Des crânes de magots chauves, des groins en désarroi, des pifs, bossués de verrues à peluches et de vitelottes qui saillaient écarlates dans le taillis des moustaches, des trognes de pochards en goguette, des caboches d'ivrognesses en délire, s'estompaient en un fouillis burlesque dans la fumée tourbillonnante. Des orateurs époumonés, réduits

## *La grande place de Bruxelles*

à quia, faute de souffle, frappaient la table de leurs poings, des penseurs de barrière graillonnaient sur le plancher, et un homme ventripotent, la margoulette en zigzag, les dents courant la prétentaine dans les gencives, les fesses se tassant sur les bois d'une table, les jambes battant le rappel sur les pieds d'une chaise, chantonnait, somnolent, abruti par la bière de Diest et l'alcool de Hasselt. Les groupes grossissaient, on s'interpellait par la fenêtre, on gueulait à tue-tête *La Brabançonne*<sup>1</sup>, on s'empiffrait des couques de Dinant, on se gavait de pistolets au beurre, on pignochait des biscottes, on suçait la bouillie verte des entrailles des crabes, on bâfrait des gaufrettes sèches, on déchiquetait des anguilles fumées, et des violoneux raclaient leurs cordes, des taverniers pompaient la bière, des mioches se troussaient le long des murs, d'autres vagissaient, d'autres encore tétaient des femmes roses et, ça et là, dans ce remous de foule, tranchant sur le bleu et le blanc des blouses, sur la cannelle et le lie-de-vin des guimpes, des soldats se rigolaient, la panse débridée, des chasseurs aux vareuses vertes avec chenilles jaunes et culottes gris de fer, des grenadiers vêtus de bleu foncé avec des bandes et des parements rouges.

Puis c'étaient, au-dehors, des chiens attelés à de petites charrettes qui grommelaient et trottaient, trimballant dans des jattes de cuivre du lait trempé d'eau ; c'étaient des marchands de beignets, leur éventaire sur le nombril et leur poudrière à sucre dans la main, et une odeur de pain chaud s'exhalait de chez les geindres, le marché fleurait le réséda, mêlant sa senteur douce à l'âtre parfum du tan des mégissiers et à l'odeur lourde et fade du houblon qui bout. Ça et là encore, des caves

## *Récits de voyage*

qui béaient, rez terre, s'étoilaient des lueurs sanglantes d'un fumignon, éclairant de reflets rembranesques tous les types des sabbats, des visages à patine de cuivre, des mentons à retroussis, des nez en trompette ou en arceau, tout le sanhédrin des déesses vieilles qui attendent la fin du crépuscule pour aller cavalcader, dans les nuages, un manche à balai entre les deux cuisses.

Et comme indigné de ces hideurs enténébrées, le soleil lutina les ouïes et les queues des dauphins en relief sur les colonnes, blondit les chimères et autres attributs héraldiques des maisons, creusa d'un trou d'or rose le naseau d'un cheval, se galvaua dans la boue, fouilla les renforcements des pierres, se coula le long des corniches, fila le long des arêtes, creva enfin en une large ondée d'or sur les cariatides des balcons, invitant à son régal de lumière une troupe de faméliques qui se ventrouillaient au pied des statues d'Egmont et d'Hornes<sup>2</sup>, se grattant le râble, crachant sur leurs bottes, culottant des pipes d'écume à l'huile, d'exécrables pipes rouges et tachetées de noir, songeant aux ineffables joies de Bruxelles, cette terre promise des bières fortes et des filles, ce Chanaan des priapées et des soûleries !

*La République des Lettres,*  
23 octobre 1876.

## EN HOLLANDE

[1877]

La Haye – Scheveningen – Schiedam – Delft – Amsterdam  
– Haarlem – Rotterdam – Breda – Utrecht

La vie hollandaise diffère entièrement de la nôtre. À Paris, les habitants s'entassent à plus de quatre-vingts parfois dans de sombres casernes à six étages, et gravissent un nombre incalculable de marches pour gagner leur chambre ; en Hollande, chacun possède une maison large et peu élevée, un jardin encapuchonné de pétunias et de glycines, et griffé par des houx aux bords jaunes. Comme les Anglais, les Brabançons s'enferment chez eux, dans leur *home*, et dépensent la majeure partie de leurs revenus à se dorloter, à bien manger et bien boire. Ah ! les joies des fines victuailles et des amples rasades, nul ne les dédaigne dans la Flandre du Nord, mais ce n'est pas sans une secrète appréhension qu'un Français, invité à dîner chez un Hollandais, contemple sur la table les mets qu'on y apporte :

Soupe aux boulettes de viande et au pourpier, potage au vin et à la cannelle, lièvre et canard à la marmelade de pomme, poulet à la purée de groseille, veau aux pommes

N° d'édition : L.01EBNN000770.N001  
Dépôt légal : mai 2022

